

joyeuse confiance. Il était né dans un petit village situé sur la lisière du Poitou et de la Saintonge ; la modeste condition de sa fortune lui donna le désir de partir pour un pays où l'on pouvait conquérir à la fois la richesse et les honneurs. La Chambre de commerce de Marseille le chargea d'aller à Constantinople défendre les intérêts d'une importante maison. Plus tard, la protection du comte des Alleurs augmenta l'importance de sa situation, qui se trouva prospère au moment où Louis Chénier épousa Elisabeth Santi-Lomaca.

Ce fut à Constantinople que vinrent au monde ses fils et sa fille. Quand Louis de Chénier songea à quitter la Turquie, pour revenir à Paris, Elisabeth dut se réjouir de voir un pays qu'elle ne connaissait que par les récits de son père, de son mari et des voyageurs.

Elle quitta sans regret Constantinople la ville-paradis des Orientaux, et salua d'un dernier regard, le magique horizon de la Corne-d'or ; les blanches murailles du sérail se découpant sur les verdure sombres, les coupes, les dômes, mettant dans le ciel bleu l'éclat de leurs dorures ; les minarets frêles, élégants comme les palmiers, les maisons roses de Scutari, le cimetière rempli de cyprès noirs, au milieu desquels se détachaient les turbans de marche des tombes.

La situation qui fut faite à son mari lui permit de s'installer à Paris avec un certain luxe. Sans avoir ses entrées à la cour, Mme de Chénier garda de hautes relations. Louis de Chénier, nommé consul général près de l'empereur de Maroc, laissa en France sa femme et ses enfants, et alla prendre possession d'un poste qu'il occupa l'espace de dix-sept années. En 1770, après avoir fait régler sa retraite, il rentra à Paris et se réunissait à Elisabeth, à Constantin, à Sauveur, Marie-Joseph et André. Pendant plusieurs années ces deux derniers avaient habité dans le Languedoc, chez leur tante maternelle. La belle Grecque ne vit point les paysages du midi de la France, qui laissèrent un éblouissement dans le regard et dans la mémoire d'André. Ainsi que sa mère, il était doué de la faculté de voir le côté poétique et beau de toutes choses. Mais à l'heure où André quitta sa mère, celle-ci l'avait déjà accoutumé aux beautés des Muses hellènes, qui devaient se marier avec tant de charme dans les vers d'André avec l'élégance des Muses françaises. Les fils de Mme de Chénier purent voir, chez leur mère, Palissot, auteur de la *Nunciade* ; le peintre David, qui avait opéré une révolution dans les arts ; l'académicien Stuart, le poète de Louis XVI et de la République, que l'on appelait Lebrun Pindare, et qui soupait parfois habillé d'une chlamyde et couronné de roses ; Florian, qui changeait son épée pour la plume facile qui raconta des Bergeries charmantes ; le comte Alfieri, dont les tragédies gardaient une âpre grandeur ; la comtesse de Stolberg, qui avait partagé les espérances et les infortunes du dernier des Stuarts ; la belle, l'intelligente Mme Vigée-Lebrun, qui nous laissa de Marie-Antoinette et de ses enfants d'adorables portraits. Elisabeth adorait les arts. Chaque jour le peintre Cazes donnait à ses enfants des leçons de dessin ; elle-même écrivait avec une facilité charmante des lettres dans lesquelles elle racontait les usages de la Grèce, en mêlant une érudition pleine de finesse à la grâce toute féminine de ses remarques. Elle correspondait avec Voltaire, discutait avec Guy sur l'antiquité des danses de la Grèce moderne, et peignait, avec des couleurs pleines de vérité et de poésie la tristesse des funérailles telles qu'on les célébrait encore dans son pays.

A cette époque, Mme de Chénier était sincèrement royaliste. Elle tenait à l'ancienneté de sa famille, sur laquelle s'appuyait son mari, afin d'obtenir que Marie-Joseph et André pussent embrasser la carrière des armes. Ni l'un ni l'autre n'aimaient l'état militaire ; André donna sa démission et partit pour l'Angleterre avec M. de Luzerne ; Marie-Joseph venait d'écrire sa première tragédie : *Azémire*, et vint la faire siffler à Paris. Il devait prendre une terrible revanche de cet échec avec son *Charles IX*. Louis Chénier était assez bien en cour pour dédier ses *Recherches sur les Mauves* à Son Altesse Royale, Monseigneur le comte d'Artois fils de France, frère du Roi. Durant toute sa jeu-

nesse, Marie-Joseph, le futur jacobin qui devait plus tard voter la mort de Louis XVI, signa ses articles et lettres : le Chevalier de Chénier, et les timbra d'un cachet portant un chêne, une tour et une étoile dans deux écussons surmontés d'une couronne de comte. André s'appelait un peu plus modestement : Chénier de Saint-André.

Un changement progressif s'opéra dans les idées de la famille. Louis de Chénier s'agitait, puis s'irrita du peu de succès qu'obtinrent ses démarches auprès du roi et de ses ministres. Marie-Joseph se sentit tout d'abord entraîné vers une révolution dans laquelle il s'imagina trouver les jours de la république de Fabricius. André, seul, conserva son culte pour la royauté, et demeura étranger aux manœuvres de Sauveur et de Constantin, comme aux ambitions de Marie-Joseph. Il écrivit ses idylles ravissantes, ses poèmes empreints du génie de la Grèce antique, son poème sur Homère exilé. Puis, à mesure que marchait une révolution dont il devinait les drames sinistres, il cinglait de son fouet vengeur les galériens de Collot d'Herbois, et se faisait l'antagoniste d'une Révolution qui, les deux pieds dans le sang, hurlait la *Marseillaise* !

Pauvre André ! Il n'avait pas compris ce que deviendrait plus tard cet hymne composé à un foyer d'Alsace par un homme doublement artiste, entre un vieillard en cheveux blancs et deux jeunes filles, et de la même plume qui avait chanté Myrto la Tarentine, il y ajouta l'invocation : *Amour sacré de la Patrie*. Il songeait alors aux ennemis menaçant les frontières, sans penser que les plus sanguinaires adversaires de la France étaient les Septembriseurs et les Jacobins qui, après avoir massacré les Suisses, allaient renverser les autels, emprisonner le roi, promener la tête de madame de Lamballe au bout d'une pique, pour finir par décréter la loi des suspects et dresser l'échafaud en permanence.

Mais si le doux André garda sa religion politique, sa mère, entraînée par Marie-Joseph, embrassa le parti de la Révolution. Elle la vit à travers l'ambition de son fils. Etrangère à nos lois, à nos mœurs, transportée tardivement sur le sol de France, elle ne comprit peut-être pas bien toute l'horreur de ce qui allait se passer. Puis, quand elle se trouva sur une pente dangereuse, Marie-Joseph l'entraîna.

Elisabeth ne devait comprendre l'horreur de ce qui se passait qu'en voyant enlever ses deux fils. Alors la lionne blessée poussa un cri sauvage d'amour maternel.

Elle pleura à sanglots, elle se repentit en demandant pardon à Dieu de ses erreurs et de ses préférences. Il lui sembla qu'André devenait le plus cher de tous ses enfants, et que pour le retrouver elle sacrifierait Constantin et Sauveur jusqu'à Marie-Joseph qui l'avait enivrée de ses triomphes.

Quand l'infortunée revint de l'évanouissement qui s'empara de ses sens au moment où Rose-Thé lui apprenait que le nom d'André se trouvait sur la dernière liste écrite par Fouquier-Tinville, elle n'eut plus qu'une volonté : courir chez ceux qui condamnaient son fils et leur demander sa vie.

Elle comprenait que la jalousie de Robespierre ne pardonnerait point à Marie-Joseph ses triomphes et son génie. Elle crut qu'elle réussirait mieux que lui, et courut chez Barère, puis chez Maximilien. Deux femmes en pleurs en sortaient, Mme de Chénier les reconnut : Marie-Joseph était l'ami de l'auteur des *Mois*.

—Que venez-vous faire ici ? demanda Elisabeth à Mme Roucher.

—Redemander mon mari, répondit l'infortunée en baissant son front sur l'épaule d'Eulalie. On m'a renvoyé le petit Emile, qui partageait la prison de son père. Les prisonniers sont plongés dans une terreur croissante, si un coup de main n'abat pas avant deux jours le sanglant triumvirat qui nous gouverne, Roucher est perdu...

—Et André avec lui ! ajouta Mme de Chénier.

—Barère a promis, ajouta Eulalie, mais Robespierre, depuis qu'il a rêvé que la jeune Cécile Renaud voulait l'assassiner, voit dans chaque femme une nouvelle Charlotte Corday... C'est la citoyenne

Eléonore Duplay qui garde sa porte, et nul ne passe, Madame, nul ne passe...

—J'attendrai, répondit Elisabeth, il faudra bien qu'il sorte ; j'attendrai sur sa porte, assise sur ses marches, je lui redemanderai mon enfant, je le vaincrai à force de prières et de larmes... S'il lui faut du sang, qu'il me prenne, moi ! Je ne laisserai pas mourir mon fils. Si André meurt, il me semblera que je l'ai assassiné !

—Vous, Madame ! vous ! s'écria Mme Roucher.

—Ah ! vous êtes heureuse ! répondit Elisabeth, vous avez équitablement partagé votre tendresse entre votre fille et le petit Emile, mais moi, je préférerais Marie-Joseph. Il était mon orgueil, et je me sentais plus sa mère que celle d'André ! C'était ma faute, ce sera mon châtement.

Mme Roucher et sa fille firent de vains efforts pour calmer l'infortunée. Tout fut inutile. Les sanglots d'Elisabeth trouvaient, dans l'âme tendre d'Eulalie, un écho d'autant plus douloureux, qu'elle cachait à tous, hors à sa mère, le secret de l'ardente sympathie qui l'entraînait vers André. Elle s'efforça de calmer les appréhensions de Mme de Chénier. Pauvre fille ! elle avait besoin de croire au salut du poète qu'elle implorait avec tant de larmes. Enfin, voyant que ni les prières, ni les paroles ne pouvaient calmer l'angoisse de Mme de Chénier, ni changer sa résolution, elles restèrent près d'elle, accotées contre la muraille, attendant que Robespierre sortit de sa maison.

Mais, durant le reste de cette journée, Maximilien ne sortit pas.

Vers le soir, une patrouille de Jacobins passa près des trois femmes, qui, prises de peur, quittèrent la rue Honoré pour regagner : les unes, la rue des Noyers ; la dernière, la rue Culture-Sainte-Catherine.

CHAPITRE XXI

LE JOURNAL DU SOIR

Tandis que Jeanne sacrifiait sa vie pour la liberté d'Henri de Civray, que Mme de Chénier courait chez Robespierre demander une grâce qui avait été refusée à Marie-Joseph et lui remettre un mémoire adressé au comité de Sûreté générale, André s'enfermant dans sa cellule, paraissait oublier les consolations du naïf amour de Mlle de Coigny, pour ne songer qu'à l'indifférence des amis qui le laissaient sans nouvelles. Celui qu'on a surnommé le "doux André", ce cœur plein d'enthousiasme et de tendresse s'emplissait à cette heure des tristesses de l'agonie. Il se souvenait seulement des moments douloureux de sa vie, de la préférence de sa mère pour le brillant Marie-Joseph, préférence dont il avait cruellement souffert, sans oser cependant jeter un blâme sur sa mère. Il comprenait jusqu'à un certain point son orgueil maternel, il sentait que sa face bronzée et sérieuse attirait moins que la mâle figure de Marie-Joseph, dont la beauté rappelait celle d'Elisabeth Santi-Lomaca. André se rappelait avec amertume avoir passé sa jeunesse loin des caresses de sa mère. Il frémissait d'angoisse et presque de colère quand il entendait de loin des voix avinées répéter dans les rues les hymnes patriotiques de son frère. Il se disait que peut-être, tandis que la charrette immonde, qui venait maintenant chaque jour aux portes des prisons faire sa récolte de prisonniers, le cahoterait dans les rues de Paris pour le mener à la Conciergerie, et de la Conciergerie à l'échafaud, les Jacobins les hurleraient en chœur dans les rues.

André venait d'achever une élégie, quand François de Loizerolles frappa doucement à sa porte.

André courut lui ouvrir.

—Tu travaillais ? lui demanda l'adolescent.

—Est-ce qu'on travaille encore ? lui demanda Chénier. Je me contente d'écrire des strophes dans lesquelles débordent plus de douleur que de haine. Ce qui se passe autour de nous ne me permet plus de trouver les fraîches inspirations de ma jeunesse. Heureux es-tu de songer encore au printemps et de saluer l'espérance comme une aurore. Tiens, il y a quelques jours